

Apiculteur, une profession dans la tourmente

La production de miel français a atteint, l'an dernier, son plus faible niveau depuis vingt ans. Très affaiblis par les surmortalités d'abeilles, les apiculteurs tentent de faire face.



Jean Claude MOSCHETTI/REA

Apiculteurs au travail dans un rucher. La production de miel peut chuter ou se rétablir de façon aussi spectaculaire qu'inattendue.

Le dos cassé en deux, Dominique Ronceray attrape à main nue les précieux cadres en bois rangés dans la petite ruche posée à même le sol. Des yeux, il scrute les rares grappes d'abeilles serrées les unes contre les autres et la faible quantité de miel collée dans les alvéoles. La visite de contrôle prend un goût amer. *«Il y a quelque chose d'anormal, souffle cet homme massif de 55 ans, aux cheveux en bataille et à la barbe fournie. Les abeilles devraient être beaucoup plus nombreuses et le miel plus abondant. Est-ce lié à un agriculteur voisin, qui a passé un pesticide en plein jour, au moment où les abeilles butinent? À une maladie quelconque, à un prédateur, ou même à autre chose encore? Il faudra revenir étudier ça de plus près.»*

Depuis une vingtaine d'années, le métier d'apiculteur prend des airs de roulette russe: d'une saison à l'autre et même d'un rucher à l'autre, la production de miel peut chuter ou se rétablir de façon aussi spectaculaire qu'inattendue. *«Cette année, on a eu une très bonne floraison d'acacias, reconnaît ainsi Dominique Ronceray en passant devant d'autres ruches. Il y a longtemps qu'on attendait ça.»*

Au niveau national, la filière apicole fait tout de même grise mine. La production de miel français est tombée à 10 000 tonnes l'an dernier, soit le plus faible niveau jamais enregistré depuis vingt ans. La raison? *«Des pertes d'abeilles au printemps et en été, mais surtout des mortalités hivernales devenues très préoccupantes»,* précise Sophie Cluzeau-Moulay, directrice de l'Itsap-Institut de l'abeille, l'organisme créé en 2009 pour coordonner les travaux de recherche du secteur.

À l'automne, une fois la saison terminée, les colonies d'abeilles entrent en hivernage. Elles vivent alors au ralenti dans les ruches, grignotant les réserves de miel et de pollen constituées pendant l'été. Puis, à partir de février, les apiculteurs ouvrent les ruches. Avec, désormais, la peur de les retrouver vides. *« Environ 25 % des colonies ne passent pas l'hiver, alors que le taux normal devrait se situer au-dessous de 10% »*, indique une étude de l'Inra.

Les causes de cet « effondrement des colonies » sont connues, même si leur ordre d'importance fait débat: les insecticides, en particulier les néonicotinoïdes (Gaucho, Regent, Cruiser...) aujourd'hui partiellement suspendus en Europe; la monoculture, qui tend à raréfier les fleurs, donc la nourriture, pour les insectes pollinisateurs; des parasites, comme le varroa, un acarien particulièrement redouté; des prédateurs qui prolifèrent à la faveur du changement climatique, tels que le frelon asiatique.

« Les premières surmortalités sont apparues en 1995, se souvient Dominique Ronceray. Au départ, nous n'avons pas compris ce qui se passait. Les apiculteurs ont cru que c'était de leur faute et n'ont rien dit. Puis, cela a recommencé l'année suivante et les langues se sont déliées. »

Depuis, les taux de mortalité oscillent entre 15% et 50%, selon les années et les régions. Ce qui veut dire que chaque année, les apiculteurs démarrent leur activité avec une bonne partie de leur cheptel en moins. *« Qui d'autre pourrait accepter ça? »*, maugrée Henri Clément, porte-parole de l'Unaf, l'un des principaux syndicats de la filière.

Pour y faire face, la profession s'est adaptée. En ne posant plus ses ruches à proximité des agriculteurs indécis. En reconstituant chaque année les colonies, par l'achat de reines (25 € environ), d'essaims (une centaine d'euros), ou même en faisant de l'élevage. *« Je produis 600 à 700 reines par an, confie Dominique Ronceray. C'est le meilleur moyen de reconstituer son cheptel. »*

Certaines exploitations se sont même spécialisées sur ce type d'élevage, alors que cette activité n'existait pas il y a quelques années. »

Pour multiplier les miels, les apiculteurs transportent également leurs ruches après chaque floraison: colza en avril, acacia en mai, tilleul et châtaignier en juin, tournesol en juillet... Dominique Ronceray, lui, dispose d'un camion de 19 tonnes, capable d'embarquer près de 150 ruches. Soit environ 8 millions d'abeilles. *« On charge à la tombée de la nuit, puis on roule ruches ouvertes pour ne pas que la cire fonde. Mieux vaut faire le plein avant de partir pour ne pas laisser vingt abeilles à la station-service », s'amuse-t-il.*

Beaucoup d'entre eux se mettent également à louer leurs colonies à des agriculteurs, en manque de pollinisateurs. *« Une ruche placée à proximité d'un verger permet d'augmenter significativement la production de fruits ou de graines, martèle Henri Clément. Plus de 35% de ce que nous mangeons dépend directement du travail des abeilles. »*

Malgré ces difficultés, le nombre d'apiculteurs reste relativement stable. Parce qu'une majorité d'entre eux exerce cette activité par passion et non pour en vivre, mais aussi parce que la sous-production de miel français a fait exploser les prix, passés d'environ 1 franc le kilo en 1995 à 5,50 € aujourd'hui.

Car en face, la demande reste forte, autour de 40 000 tonnes par an. *« On trouve facilement des débouchés. Les acheteurs viennent nous démarcher, ils payent à la livraison et négocient peu les prix », se réjouit Dominique Ronceray.*

La différence entre la production et la consommation française – 30 000 tonnes l'an dernier! – est comblée par des importations de miels européens et extracommunautaires, c'est-à-dire le plus souvent chinois. Or, la Chine, premier producteur au monde, est suspectée d'écouler des miels de mauvaise qualité, coupés avec du sucre ou « dopés » aux antibiotiques et aux stimulateurs de croissance.

À tel point qu'une partie des consommateurs chinois eux-mêmes s'en détournent, pour privilégier des miels importés, notamment de France. «*C'est le paradoxe: on a un gros potentiel d'exportation, regrette Dominique Ronceray, mais on n'arrive même pas à produire assez pour le marché domestique.*»

L'APICULTURE, UN MÉTIER ET UNE PASSION

Environ 60 000 apiculteurs amateurs passionnés possèdent entre une et 10 ruches. **Environ 3 000 pluriactifs** possèdent de 10 à 150 ruches en plus d'autres revenus (retraités, agriculteurs...). **1 500 à 2 000 professionnels** vivent uniquement de l'apiculture. Chacun possède en moyenne de 200 à 500 ruches en fonction des productions (miels de crus monofloraux vendus au détail ou miels toutes fleurs ou de culture – colza, tournesol – commercialisés en vrac). **50% de la production française sont vendus directement du producteur au consommateur.** Le reste passe par des négociants. Le premier d'entre eux, leader en Europe, est la société Michaud, installée depuis près de cent ans à Gan (Pyrénées-Atlantiques).

Séverin Husson

<http://www.la-croix.com/Actualite/Economie-Entreprises/Economie/Apiculteur-une-profession-dans-la-tourmente-2015-06-14-1323427>

